



*Ils se précipitèrent sur le pont et se ruèrent  
vers les canots de sauvetage. (Page 773).*

C. I.

LIVRAISON 101



— Fritz a toujours été un égoïste, papa.....

— Peut-être..... Néanmoins, s'il venait à mourir, je t'assure que je n'aurais nullement le sentiment d'assister à une mauvaise action si tu cherchais à refaire ta vie. Tu es encore trop jeune pour te condamner volontairement à une existence de récluse.....

Brigitte von Sheden hocha tristement la tête.

— Je n'ai plus aucun espoir, papa, soupira-t'elle.

Elle paraissait très fatiguée et elle manifesta le désir de se retirer dans sa chambre pour se reposer.

Sn père la regarda avec inquiétude, puis lui posant une main sur le bras, il lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Brigitte, promets-moi.....

Mais elle l'interrompit d'un geste énergique.

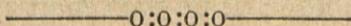
— Je ne veux rien promettre, papa ! s'exclama-t'elle. Même si l'heure venait où je n'aurais qu'un mot à dire pour voir se réaliser mon rêve le plus cher, je ne le pourrais pas, car je me sentirais liée à jamais par le serment prêté auprès du lit d'un agonissant.....

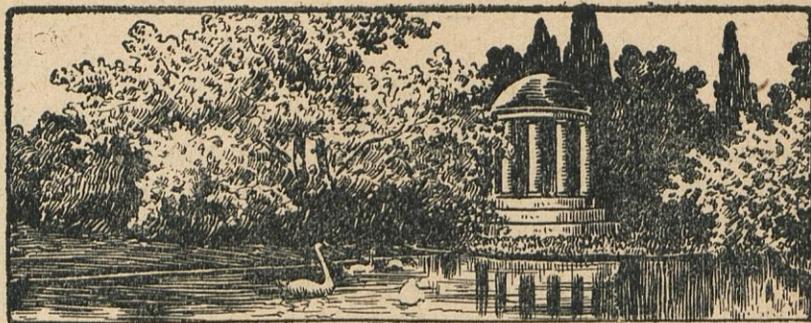
Ce disant, Mlle von Sheden sortit de la pièce.

Son père la suivit d'un regard attristé.

Depuis quelques jours, il avait remarqué en elle un très grand changement. Auparavant, elle n'avait guère été qu'une enfant, tandis que maintenant, elle donnait l'impression d'une femme qui a déjà beaucoup vécu et beaucoup souffert. Il était évident que la douleur qui étreignait son âme devait être encore bien plus grande que ce qu'elle en disait elle-même.

Comment faire pour la guérir de son immense chagrin ? Etait-ce encore possible ?





## CHAPITRE CXIX.

### AIGRE DISCUSSION.

Esterhazy ne connaissait plus de repos. Il exécutait mécaniquement la besogne exigée par ses fonctions, faisant son travail par force de l'habitude.

Il n'avait plus pensé à ses enfants ni à sa femme, ni à la promesse qu'il avait faite à cette dernière.

Partout où il allait, il éprouvait l'impression d'être épié et espionné. Il sentait que la catastrophe décisive pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre.

De sorte que, maintenant, il s'abstenait soigneusement de toute démarche qui aurait pu le compromettre, devinant que le sinistre Dubois se tenait aux aguets pour l'attaquer au moment opportun.

Il savait bien qu'il jouait avec cet homme le jeu de chat et de la souris et que c'était lui même qui, en l'occurrence, figurait la souris !

Esterhazy avait vraiment peur de Dubois. Sa terreur s'intensifiait chaque jour et menaçait de lui faire perdre la raison. En vain cherchait-il à se distraire et à penser à autre chose ; il ne parvenait pas à se délivrer de la cruelle obsession qui lui empoisonnait la vie.

Le seul remède, ou, pour mieux dire, le seul palliatif qui restât à sa disposition était de s'énivrer ourageuse-

ment chaque soir. Il en usait et en abusait sans mesure, mais aussi sans autre résultat que de ruiner sa santé. L'accoutumance était cause de ce que même l'ivresse ne parvenait plus à lui procurer cette sensation d'oubli qu'il recherchait tant.

Finalement, de même qu'un criminel se voit attiré par une force mystérieuse et irrésistible vers le lieu où il a commis son crime, il se sentit contraint d'aller de lui même trouver Dubois. Son intention était d'avoir une explication avec lui et de tâcher de lui arracher la promesse de ne jamais lui faire de mal.

Il hésita trois jours avant de se décider puis il se rendit chez le sinistre personnage. Il dut frapper très longtemps à la porte avant que Dubois, qui devait sans doute avoir de bonnes raisons d'être méfiant, vienne lui ouvrir.

En reconnaissant le visiteur, il éclata d'un rire sarcastique et lui dit sur un ton faussement cérémonieux :

— Vous, Monsieur le colonel ! Si j'avais su, je me serais empressé de venir ouvrir..... Je suis vraiment désolé de vous avoir fait attendre..... A quoi cois-je le grand honneur que vous me faites ?

Esterhazy dut faire un effort pour ne pas sauter à la gorge du misérable et tenter de l'étrangler. Le ton ironique sur lequel lui parlait cet individu lui était insupportable, car Esterhazy, comme beaucoup de canailles était fort susceptible.

D'une voix suffoquée d'indignation, il répondit :

— Il faut absolument que je vous parle.....

— A votre disposition, Monsieur le colonel..... Toujours à votre disposition.....

Dès que l'officier fut entré et qu'il se fut assis, Dubois s'en fut prendre une bouteille d'absinthe dans un placard et en remplit deux grands verres.

Esterhazy aurait bien voulu refuser, mais à ce mo-

ment plus que jamais, il avait besoin de son calme et il savait que l'horrible breuvage lui calmerait un peu les nerfs. Il porta donc le verre à ses lèvres et en absorba près de la moitié d'un seul coup.

— Ne vous gênez pas, Monsieur le colonel, lui dit le misérable Dubois. Buvez..... Prenez-en autant que vous voudrez.....

Ce disant, il remplit jusqu'au bord le verre à demi vidé.

Puis il s'assit sur le bord de la table et, fixant sur le visiteur un regard narquois, il s'enquit :

— Eh bien, Monsieur le colonel ?..... Que puis-je faire pour vous ?

— Je tiens absolument à savoir quelles sont vos intentions, répondit l'officier.

Dubois prit une cigarette, l'alluma posément, en tira quelques bouffées, puis il dit avec un air détaché.

— Je n'ai, à proprement parler, aucune intention bien précise..... Je suis assez content du poste que j'occupe en ce moment et la façon dont j'agirai en ce qui vous concerne ne dépend que de vous-même.....

— En quel sens est-ce que ça dépend de moi ?..... Et que pourriez vous me faire, à la fin du compte ?

— J'ai les documents en main.....

— Quels documents ?

— Ceux qui prouvent que vous êtes l'auteur de la trahison pour laquelle le capitaine Dreyfus a été condamné.....

— Il n'existe pas de tels documents..... Ce que vous venez de dire ne peut donc être qu'un mensonge.....

Sans protester, Dubois se leva, se dirigea vers une chaise au dossier de laquelle il avait accroché sa jaquette et, plongeant la main dans l'une des poches de ce vêtement, il en retira une photographie qu'il montra à Esterhazy.

Le colonel devint pâle comme un mort.

Cette photographie n'était pas un portrait ; c'était la reproduction d'une lettre écrite par Esterhazy et adressée à l'attaché militaire de la légation Helvétique.

Cette lettre, assez brève, se terminait par ces mots :

*« Vous recevrez dans quelques jours les explications nécessaires au sujet des plans que je vous ai déjà remis pour Schwartzkoppen.*

*Bien à vous,*  
Ferdinand ESTERHAZY.

Je suppose que vous devez reconnaître ceci, n'est-ce pas Monsieur le colonel, demanda le misérable Dubois, toujours sur le même ton ironique.

Des éclairs de rage folle apparurent dans les yeux du colonel.

Il regardait son adversaire avec une telle expression de haine que l'autre jugea prudent de se reculer un peu de façon à avoir le temps de se mettre sur la défensive si le colonel tentait de l'attaquer.

Tout-à-coup, le traître bondit comme un tigre, mais ce ne fut pas vers Dubois qu'il s'élança.

Comme un forcené, il courut vers un poêle où ronflait un feu très vif et, non sans se brûler fortement les doigts dans sa hâte, il jeta la photo dans les flammes.

Dubois, qui n'avait pas bougé, le regardait faire avec un sourire bienveillant.

— Si ce petit jeu vous amuse, Monsieur le colonel, dit-il ensuite en tirant quelques autres photographies de sa poche, ce serait dommage de vous en priver..... Prenez donc également celles-ci..... J'en ai plusieurs exemplaires en réserve.....

— Canaille ! gronda le colonel, avec une rage indigne.

— Si c'est être une canaille que d'avoir de la prévoyance, je suis une canaille en effet, Monsieur le colonel, car j'ai beaucoup de prévoyance..... Vous étiez vous donc réellement imaginé que j'étais assez bête pour vous mettre entre les mains une pièce que rien ne vous aurait empêché de détruire sans qu'il en reste de traces ?

— L'attaché suisse m'a donc trahi ? gronda Esterhazy, tremblant d'épouvante autant que de colère.

Dubois ne répondit pas directement.

— Monsieur le colonel, fit-il sur un ton doctoral, — en matière d'espionnage, on ne saurait jamais se montrer trop prudent..... Or, il est incontestable que vous avez, en certaines circonstances, fait preuve d'une regrettable légèreté — je veux dire regrettable à votre point de vue, naturellement, car, personnellement, je serais assurément mal venu de m'en plaindre..... Mais ne vous tourmentez pas outre mesure... Votre secret, entre mes mains ne pourrait être mieux gardé... Non seulement je n'ai aucune intention de vous dénoncer, mais je compte bien réaliser avec vous de brillantes affaires, à condition, bien entendu, que vous vous conformiez scrupuleusement à mes instructions.....

Le colonel leva un regard étonné vers son antagoniste qui, de son côté, le contemplait avec des yeux d'oiseau de proie.

Puis, tout-à-coup, comme quelqu'un qui pris d'un accès de folie subite, il se leva d'un bond, s'élança vers Dubois, le saisit par les épaules et tenta de le jeter à terre.

— Canaille !..... Bandit !..... rugissait-il, l'écume aux lèvres. Sale voleur !.. Je te tuerai plutôt que de te permettre de me tourmenter de la sorte !

Dubois, pris à l'improviste, faillit perdre l'équilibre, mais il se débatta vigoureusement et les deux adversaires engagèrent une lutte furieuse.

Finalement, Esterhazy reçut un coup de poing qui le fit tomber sur le parquet. Sans perdre un instant, l'autre se jeta sur lui, le maîtrisa et le contraignit à s'asseoir sur une chaise.

— Eh bien, Monsieur le colonel ? fit-il alors en reprenant son air narquois. Qu'est-ce donc que ces manières-là ?.... Je vous conseille de ne pas recommencer, car cela pourrait vous coûter cher !.... Rentrez chez vous et dormez un peu pour vous débarrasser des fumées de l'alcool.... Quand vous vous serez calmé, vous pourrez revenir ici et nous reprendrons notre conversation....

Esterhazy paraissait complètement anéanti.

Il était certain que Dubois, malgré les ars pacifiques qu'il affectait était doué d'une force peu commune et qu'il aurait pu, s'il avait voulu, lui administrer une sévère correction.

Humilié au delà de toute expression, le traître songea un moment à prendre son revolver et à faire feu sur lui, mais le dangereux personnage dut sans doute avoir deviné sa pensée car il s'avança rapidement vers lui, le saisit par le bras et, après lui avoir mis son képi sur la tête, il le poussa vers la porte et le mit dehors sans autre forme de procès.

— Cessez de faire l'idiot et remerciez le ciel de ce que je vous laisse partir ainsi, lui dit-il tranquillement. Pour cette fois, je veux bien ne considérer que le côté comique de votre façon d'agir, mais si ça devait se reproduire encore, je pourrais bien prendre la chose un peu plus au sérieux..... Et maintenant, bonsoir.... Je commence à être fatigué et il faut que je prenne mon service de très bonne heure demain matin....

Sur ce, Dubois referma la porte au nez de son visiteur qui n'était pas encore revenu de sa surprise.

Tremblant de rage impuissante, le colonel descendit l'escalier d'un pas chancelant. Quand il se retrouva dans

la rue, il leva instinctivement la tête vers les fenêtres de l'appartement dont il venait d'être expulsé de si ignominieuse façon et il gronda entre ses dents :

— Le dernier mot n'a pas encore été dit entre nous, Dubois !.... La prochaine fois que tu me retomberas entre les mains sera aussi la dernière !.... Il faut que l'un de nous deux disparaîsse !





## CHAPITRE CXX.

### LA LIE DU CALICE.

Les nerfs de Lucie avaient été soumis à une tension telle qu'il lui semblaient qu'ils allaient se briser d'un moment à l'autre.

Elle éprouvait, à certains moments l'impression de s'avancer à travers un nid de serpents qui sifflaient autour d'elle, cherchant à l'empêcher de suivre la voie qui aurait dû la mener auprès de son mari.

Et pourtant, il fallait absolument qu'elle parvienne à le rejoindre !... Elle y était parfaitement résolue même si ça devait lui coûter la vie.

Ceci était, pour ainsi dire, sa seule pensée. Depuis la terrible nuit où avait eu lieu la tentative d'évasion, elle n'avait plus revu Alfred et n'avait même pas pu avoir de ses nouvelles.

Finalement, ne pouvant plus supporter son angoisse, elle prit la résolution de partir et de tâcher d'aller le rejoindre là où il était.

Quand elle fit part de sa résolution à son beau-frère, celui-ci ne lui cacha point que cette tentative lui paraissait vouée à un insuccès certain.

— Je crois que ceci n'est qu'une folie, lui dit-il. Songe que, pour aller là-bas, il te faudrait un permis spécial qui te sera certainement refusé....

Mais la jeune femme ne se laissa pas convaincre.

— Je saurai bien faire en sorte qu'on finisse par me l'accorder ! s'écria-t-elle avec exaltation. S'il le faut je m'adresserai au président de la République !

— Le président de la République commencerait par demander l'avis des autorités de la justice militaire, ma chère Lucie, et l'avis de la justice militaire serait certainement défavorable..... Il n'y a rien autre à faire, pour le moment, qu'à prendre patience.....

— Je n'ai plus de patience, Mathieu !.... Je veux en finir !

— Hélas, ma chère enfant, cela ne dépend ni de ta volonté ni de la mienne !... Je suis absolument persuadé de ce que toutes les démarches que tu pourrais tenter en vue d'obtenir l'autorisation d'aller rejoindre Alfred maintenant demeureraient sans résultat.....

— Dans ce cas, je me passerai de leur permission !... J'irai là-bas de ma propre autorité !... Je suis tellement exaspérée que je me sens la force de renverser tous les obstacles !

Mathieu ne répondit pas et détourna la tête. Il s'approcha de la fenêtre et se mit à regarder dans la rue avec un air pensif.

L'image adorée de Brigitte venait de se présenter tout-à-coup à son esprit. L'amour qu'il éprouvait pour la jeune Allemande lui faisait comprendre, mieux que n'auraient pu le faire des paroles, ce qui se passait à ce moment dans l'âme de sa belle-sœur, torturée dans son amour comme il l'était lui-même, mais à un degré incomparablement plus pénible encore.

Oui !... Son chagrin à lui n'aurait pu être comparé à celui de Lucie qui devait certainement souffrir autant qu'un être humain peut souffrir en ce monde.

Comme pour répondre à sa pensée la voix de la malheureuse s'éleva de nouveau

— Oui, Mathieu, fit-elle comme dans un rêve. Mon amour est plus fort que ma raison..... Je veux aller auprès d'Alfred et rien ne pourra m'en empêcher.....

— Eh bien, soit, Lucie, fit le jeune homme. Agis comme tu le jugeras bon..... Je sais bien que la seule voix du cœur nous dit parfois des vérités qui échappent à la froide raison.....

Lucie eut un soupir de soulagement en recevant cette approbation de son beau-frère sans lequel elle n'aurait peut-être pas osé partir.

Le jour même, elle commença de faire ses préparatifs de voyage.

Elle était absorbée dans cette occupation quand la bonne des enfants vint lui dire qu'elle était inquiète au sujet du petit Pierrot qui se plaignait de maux de tête et qui paraissait un peu fiévreux.

La pauvre mère pâlit et se précipita vers la pièce où se trouvait le petit garçon.

Effectivement, l'aspect de l'enfant ne laissait pas d'être assez inquiétant. Il avait le visage très rouge et les yeux enflés. Assis auprès d'une table il se tenait la tête appuyée sur sa main, dans une attitude morne et apathique.

— Qu'as-tu donc, mon chéri ? lui demanda Lucie. Tu ne te sens pas bien ?

— Non, maman, répondit Pierrot d'une voix dolente. Je suis fatigué et j'ai mal partout..... Je voudrais aller me coucher.....

La jeune femme saisit le poignet de son fils et constata qu'il avait la fièvre. Aussitôt, elle le prit dans ses bras, se mit à le déshabiller rapidement et le mit au lit.

Maintenant, elle ne pensait plus à son voyage. L'instinct maternel avait immédiatement repris le dessus.

— Est-ce que tu crois que je vais être très malade ? demanda le petit garçon qui commençait à pleurer.

— Non, mon enfant, ce ne sera rien, répondit la maman qui était cependant assez inquiète. Seulement il faut bien te tenir sous tes couvertures afin de ne pas prendre froid.....

— Mais si je devenais quand même très malade, insista le pauvre bambin. Est-ce que papa reviendrait tout de suite ?

— N'aie pas peur..... Demain tu iras déjà mieux.....

— Oui, mais si je n'allais pas mieux, est-ce que papa reviendrait ?.... Parce que, tu sais, si j'étais très malade et qu'il ne revenait pas, je crois que j'aimerais mieux mourir.....

— Pierrot, je ne veux pas que tu dise des choses pareilles ! fit la jeune femme qui avait grand'peine à retenir ses larmes.

Puis elle pria la bonne d'enfants d'aller téléphoner au médecin et de lui demander de venir le plus tôt possible.

Ce dernier ne tarda point à se présenter. Ayant examiné le petit malade, il se tourna vers Lucie avec un air embarrassé comme quelqu'un qui cherche ses mots pour annoncer une mauvaise nouvelle.

Terrifiée, la pauvre mère l'attira à l'écart et l'interrogea avec angoisse.

— Dites vite, docteur ! fit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois bien que c'est une pneumonie, Madame, répondit le praticien, avec une voix de circonstance.

Lucie faillit s'évanouir. Mais elle s'efforça de reprendre le dessus, car ce n'était pas le moment de se montrer faible et elle parvint à se dominer.

— Courage, Madame, reprit le médecin. Votre fils a heureusement une constitution assez robuste pour qu'il n'y ait aucun danger vraiment sérieux à craindre... Avec des soins assidus nous arriverons bien à le tirer d'affaire.

Puis le docteur rédigea une ordonnance et fit de longues recommandations.

Lucie écouta très attentivement tout ce qu'il eut à lui dire, puis elle le reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement.

Dès qu'il fut parti, la malheureuse se laissa tomber dans un fauteuil et elle s'exclama en pleurant :

— Mon Dieu !.... A-t'il donc été écrit qu'aucune douleur ne doit m'être épargnée ?

Mais cet abattement ne dura que quelques secondes. Elle comprenait qu'elle avait trop de devoirs à accomplir pour pouvoir se permettre de se laisser aller au découragement. Vivement, elle sécha ses larmes et revint vers la chambre de son fils afin de lui prodiguer ses soins.

Dès qu'elle se fut approchée du lit du pauvre petit, elle pu constater que le médecin était plutôt resté en dessous de la vérité concernant le degré de gravité du mal. Il suffisait de voir le visage congestionné du bambin pour comprendre que le danger était des plus sérieux.





## CHAPITRE CXXI.

### LA MAUVAISE SEMENCE.

Le commandant du Paty ne pouvait pas oublier la façon dont Lucie Dreyfus avait repoussé toutes ses tentatives de séduction, mais au lieu de s'en trouver diminué, son coupable désir ne s'en était trouvé qu'exacerbé davantage.

Il commençait à se dire que, jusqu'à présent, il avait fait preuve envers elle d'une mansuétude beaucoup trop grande et que le seul moyen d'arriver à ses fins serait de changer radicalement de tactique et de chercher à lui faire peur.

— Avec les femmes, se disait-il, — la douceur ne sert à rien. Elles ne comprennent que la force !

Il se trouvait assis dans son cabinet de travail et il tenait les yeux fixés au loin devant lui avec un air féroce.

Soudain, il entendit que l'on frappait à la porte. Il donna l'ordre d'entrer et il vit apparaître un jeune capitaine qui, après l'avoir salué, s'approcha d'un coffre-fort où l'on conservait des documents très importants.

Le commandant du Paty observait, avec intérêt le jeune officier qu'il connaissait bien et qui n'était autre que le secrétaire du colonel Picquart.

— Que cherchez-vous, capitaine ? lui demanda-t'il après un moment.



*Lucie avait écouté très attentivement  
ce que la vieille avait dit. (Page 775)*



— Le colonel Picquart voudrait revoir les pièces du procès Dreyfus....

A ces mots, le commandant sursauta comme s'il avait été piqué par un scorpion....

— Du procès Dreyfus ? fit-il d'une voix presque tremblante. Et que compte-t'il trouver de neuf dans ces pièces ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Le colonel Picquart ne m'a point donné d'explications, répondit-il, mais je suppose qu'il a l'intention de revoir toutes les minutes du procès en détail.... Vous devez sans doute savoir, mon commandant, que le colonel Picquart n'a jamais été bien convaincu de la culpabilité de Dreyfus.... Au contraire, je crois qu'il est persuadé de son innocence....

— Il ne manque pas d'imagination !

— Que voulez-vous, mon commandant ! répondit le jeune homme en souriant. Je suis sous les ordres du colonel et ce n'est pas à moi de discuter ce qu'il fait ni ce qu'il pense....

Le commandant du Paty hocha la tête. Quant le capitaine se fut retiré, il se leva, se promena quelques instants à travers la pièce comme un lion en cage, puis revint s'asseoir à sa place.

S'efforçant à grand'jeine de contenir sa surexcitation, il alluma une cigarette et se mit à en tirer de grosses bouffées de fumée.

Quelques minutes plus tard, il se leva de nouveau, sortit de son cabinet de travail et alla se faire annoncer chez le général Boisdeffre.

Le général le reçut immédiatement et le salua avec la plus amicale cordialité.

— Eh bien, mon cher du Paty ? s'exclama-t'il avec une cordialité familière. Quel bon vent vous amène ?

— Mon général, répondit le commandant, — je vous apporte une nouvelle des plus intéressantes....

— Parlez, mon cher..... Je suis tout oreilles.....

— Eh bien, mon général, je considère qu'il est de mon devoir de vous avertir de ce que le secrétaire du colonel Picquart vient de prendre, dans le coffre-fort qui se trouve dans mon bureau, les documents relatifs au procès de Dreyfus.....

Après avoir dit ces mots, le commandant s'interrompt et se mit à observer attentivement la physionomie de son supérieur pour juger de l'effet produit par ce qu'il venait de lui annoncer.

Il avait pensé que le général allait sursauter comme si une bombe avait tout-à-coup éclaté à trois pas de lui.

Mais il ne se produisit rien de pareil.

A son grand étonnement, Boisdeffre continua de le regarder avec la plus parfaite tranquillité et, après avoir attendu un moment, comme pour voir ce qu'il avait encore à dire, il demanda simplement :

— Eh bien ?

Du Paty était littéralement stupéfait et il commençait déjà à se sentir beaucoup moins sûr de soi.

Sur un ton d'agitation extrême, il reprit :

— Je crains fort, mon général, que le colonel Picquart veuille absolument ressusciter l'affaire Dreyfus... Si cela devait arriver, ce serait une chose extrêmement désagréable pour le gouvernement, surtout si l'opinion publique se mettait contre nous, ce qui pourrait très bien arriver, parce que la populace est fort prompte à faire volte-face dans les questions de cette espèce, à brûler ce qu'elle a le plus adoré et inversement..... Il me semble que nous devrions faire tout le possible pour éviter que l'on réveille cette histoire, d'autant plus que nous sommes tous satisfaits de la décision du Conseil de Guerre en ce qui concerne le traître..... Tous, sauf le colonel Picquart.....

Boisdeffre avait écouté toute cette tirade avec un

air à peu près indifférent et sans interrompre. Mais quand le commandant eut terminé, il demanda :

— Et alors ?... Qu'attendez-vous de moi ?... Je ne peux quand même pas faire fusiller le colonel Picquart pour l'empêcher de réexaminer les pièces du dossier !

— Sans doute, mon général..... Mais si vous voulez bien me permettre d'exprimer mon avis, je crois que, dans l'intérêt de l'Etat-Major, il serait opportun de prier le colonel Picquart de ne plus se mêler de cette affaire.....

— Ceci est absolument impossible, répondit le général sans hésiter. Vous savez bien qu'une nouvelle affaire d'espionnage vient d'être découverte et que, par cela même, l'affaire Dreyfus doit forcément revenir sur le tapis..... C'est moi-même qui ai donné l'ordre au colonel Picquart de mener l'enquête avec toute la diligence possible.....

Du Paty fit un effort pour essayer de sourire. Puis, appuyant sur les mots, il dit encore :

— N'avez-vous jamais pensé, mon général, que le colonel Picquart pourrait peut être avoir des raisons personnelles pour..... pour faire disparaître certains papiers que l'on a vainement cherchés ces temps derniers ?

— Que voulez-vous dire ?

— Une chose bien simple, mon général..... Si un autre officier venait à être accusé de haute trahison, cela entraînerait automatiquement une révision du procès Dreyfus..... Et je suis convaincu de ce que la soi-disant affaire d'espionnage qui a récemment été découverte n'est pas autre chose, en réalité, qu'une habile manœuvre du colonel Picquart.....

— Mais vous perdez la tête ! s'écria Boisdeffre en frappant du poing sur la table. C'est de la folie !... Le colonel Picquart est incapable d'avoir recours à des moyens de ce genre !

— La fin justifie les moyens, mon général !

Cette fois, Boisdeffre ne répondit pas tout de suite.

Il se mit à regarder le commandant avec un air vaguement méprisant, puis, après un moment, il lui dit avec un sourire ironique :

— On dirait que vous n'avez pas beaucoup de sympathie pour le colonel Picquart, mon cher Monsieur !

— Quoi qu'il en soit, répliqua du Paty, non sans une certaine insolence une chose est certaine : C'est que le colonel Picquart a une très grande sympathie pour Dreyfus et surtout pour sa jolie épouse.....

A ces mots, le général Boisdeffre fronça les sourcils avec un air menaçant.

— Je vous prie de cesser ce jeu, commandant du Paty, fit-il sur un ton sévère. Je ne peux pas tolérer que vous vous exprimiez de la sorte, en ma présence, sur le compte d'un officier que je crois digne de la plus haute estime... Je n'ai rien d'autre à vous dire pour le moment, si ce n'est que je vous prie de garder les arrêts pendant trois jours... Celà vous donnera le temps de méditer sur les inconvénients qu'il peut y avoir à parler trop à la légère et à commettre le péché de médisance... Vous pouvez disposer...

Du Paty se mordit les lèvres et pâlit de rage.

Mais cette fois il ne pouvait plus rien dire puisque le général avait tout à coup cessé de lui parler comme à un ami pour prendre le ton d'un supérieur s'adressant à un subordonné pris en faute.

— A vos ordres, mon commandant, murmura-t-il d'une voix presque imperceptible tellement il était suffoqué de dépit.

Puis il joignit les talons, salua réglementairement, fit trois pas en arrière et sortit de la pièce tandis que le général le suivait d'un regard devenu franchement hostile.

Dès que le misérable se fut retiré, Boisdeffre asséna un grand coup de poing sur sa table à écrire. Il était pour-

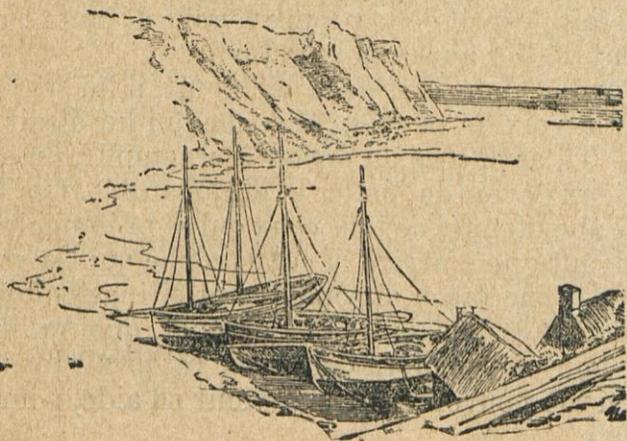
pre d'indignation et sa physionomie contractée montrait bien que la scène qui venait d'avoir lieu lui avait été extrêmement pénible.

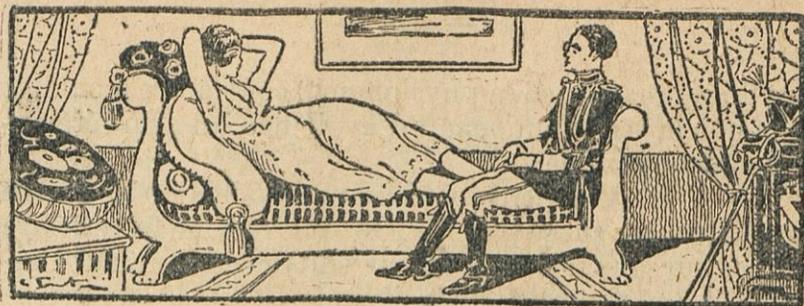
— C'est vraiment inoui ! gronda-t-il. Je n'ai encore jamais vu une chose pareille. On voudrait me faire croire que les bureaux de l'Etat Major sont devenus un nid d'espions et une pépinière de traitres !

Et pourtant, le poison déversé par le méprisable commandant du Paty n'était pas resté entièrement dénué d'effet car, dès que le général eût un peu recouvré son calme, il commença de se demander malgré lui :

— Et s'il y avait quand même quelque chose de vrai dans tout cela, après tout ?... Ne dit on pas qu'il n'y a pas de fumée sans feu ?... Et puis, pourquoi du Paty serait-il venu me raconter cela si la chose ne lui était apparue comme ayant au moins quelque apparence de vérité ?

Ce qui prouve une fois de plus que la médisance peut à elle seule, une arme redoutable. Si invraisemblable que puisse être le mal que l'on dit de son prochain, il en reste toujours quelque chose... Si peu favorable que puisse être le terrain sur lequel on laisse tomber la mauvaise semence il y aura toujours quelques grains qui germeront !





## CHAPITRE CXXII.

### LA PERSEVERANCE DU COLONEL PICQUART.

Chaque fois que le colonel Picquart rentrait chez lui, dans le logis désert depuis la mort de sa chère épouse, sa pensée volait vers Lucie Dreyfus et son cœur se serrait tandis qu'il songeait aux effroyables angoisses de la malheureuse jeune femme si cruellement traitée par le sort.

Il éprouvait avec une grande intensité le noble désir de venir en aide à cette infortunée créature. Ce désir croissait chaque jour et devenait de jour en jour plus impérieux dans son âme. Il avait réellement l'impression que c'était l'esprit de sa propre femme défunte qui lui demandait d'aller au secours de Lucie.

Parfois, dans le silence de la nuit, il lui semblait entendre la voix de sa chère Blanche qui lui disait :

— Tu as encore un devoir à accomplir, un grand et impérieux devoir de justice et d'humanité... Les Dreyfus ont été abandonnés de tous ceux qui se prétendaient leurs amis avant que n'arrive la catastrophe qui est venue les frapper d'une façon si soudaine et si inattendue.. Mais toi, tu ne dois jamais les abandonner, quoi qu'il arrive. Par amour pour moi, tu dois avoir recours à tous les moyens en ton pouvoir pour leur venir en aide, pour rendre

un père à ses enfants et un époux à son épouse...

Presque chaque nuit, le brave officier voyait Blanche lui apparaître en rêve et lui recommander en termes chaleureux, la malheureuse Lucie Dreyfus, son infortunée mari et ses enfants.

A vrai dire, depuis le décès de sa tendre compagne, le colonel n'avait plus rien su de bien précis au sujet du capitaine Dreyfus et de sa famille. Afin de se renseigner le mieux possible, il s'adressa au colonel Maurel qui était alors président du Conseil de Guerre de la région de Paris.

Après lui avoir dit qu'il était en train d'examiner les dossiers du procès Dreyfus, il ajouta :

— Ce qui m'intéresserait surtout serait de savoir sur quoi les jurés ont basé leur sentence...

Ce disant, Picquart fixait attentivement le visage du colonel Maurel, afin d'épier l'expression de sa physionomie.

Le président du Conseil de Guerre sourit avec un air nonchalant et répondit :

— Vous savez très bien comment l'on procède dans de tels cas... Nous avons examiné toutes les questions citées dans les minutes de l'instruction...

— Et c'est à la suite de cet examen que la sentence a été donnée ? interrompit Picquart avec impatience.

— C'est-à-dire... un seul vote a été contraire...

— Seulement un ?... Voilà qui est remarquable !... Et pourtant, durant tout le procès, l'on n'était pas arrivé à trouver quoi que ce soit que l'on peut appeler une véritable preuve de la culpabilité de l'inculpé... Rien que des présomptions qui reposaient beaucoup plus sur des antipathies personnelles que sur des données logiques et raisonnables.. Et Dreyfus lui-même, bien loin d'avouer, n'avait pas un seul instant cessé de proclamer son innocence!

Le colonel Maurel regardait Picquart avec un air

stupéfait. Il ne parvenait pas à comprendre pour quelles raisons son collègue tenait tant à remettre sur le tapis cette affaire qui commençait déjà à être oubliée. Dans les premiers temps, on avait tant parlé de l'affaire Dreyfus que l'on en était fatigué maintenant. Celà ne suscitait plus aucune espèce parce que celà n'avait plus, depuis longtemps, l'attrait de la nouveauté.

— J'admets que jusqu'au moment où fut délivrée la sentence, aucune preuve décisive ne put être produite, répondit-il après avoir réfléchi un instant. Mais, au tout dernier moment, une pièce qui démontrait sans aucun doute possible la culpabilité de l'inculpé nous fut communiquée, en chambre du conseil, de la part du ministre de la Guerre...

— Et c'est sur la foi de cette seule pièce que Dreyfus a été condamné...

— En somme... oui...

Picquart bondit sous l'impulsion de son indignation.

— Mais ceci est une énormité ! s'écria-t-il. C'est une chose inouïe et contraire à toutes les lois, à tous les règlements judiciaires !... Les pièces qui n'ont pu être examinées durant l'instruction doivent être remises au plus tard durant les débats du procès... L'on s'est donc rendu coupable d'un véritable déni de justice envers ce malheureux !

— Calmez-vous, mon cher collègue... Calmez-vous je vous en prie... Vous êtes devenu terriblement nerveux depuis quelque temps !

— Est-ce que celà vous étonne ?

— Non... Je sais que vous avez subi une perte cruelle en la personne de votre épouse et je compatis sincèrement à votre malheur....

— Je vous en remercie, mais ce n'est pas celà qui me rend nerveux... C'est l'affaire Dreyfus... J'ai l'impression que l'on a commis un véritable crime au préjudice de ce

pauvre capitaine... Vous même devez admettre que c'était une chose absolument contraire aux règles judiciaires que de baser une condamnation sur une pièce qui n'avait pas été examinée à l'instruction ni durant les débats...

— Je l'admets volontiers, mon cher collègue, mais je ne vois pas du tout en quoi celà diminue le poids de la pièce en question... Le point que vous soulevez en ce moment n'est, en quelque sorte qu'un point de chicane judiciaire qui ne modifie en rien la matérialité des faits... Et puis, nous ne pouvions pas faire autrement que de respecter la volonté du ministre...

— Si tel est votre avis, colonel, ce n'est certainement pas le mien, et je ne permettrai même de vous faire remarquer qu'en cette circonstance, vous avez gravement manqué à votre devoir professionnel...

Picquart avait prononcé ces mots sur un ton énergique et presque agressif.

Le colonel Maurel pâlit Sans lui laisser le temps de répondre, Picquart poursuivit :

— Vous étiez juge et président d'un conseil de guerre de sorte que, tant que vous exerciez ces fonctions, vous n'aviez d'ordres à recevoir de personne, pas même du ministre... Vous n'étiez responsable que devant votre conscience... Aussi peut-on à juste titre vous accuser maintenant de vous être rendu coupable d'une atroce et barbare injustice qui a causé la ruine et le désespoir d'une fort honnête famille...

Maurel était blême de fureur.

— Colonel Picquart ! fit-il d'une voix frémissante. Je vous prie de...

Mais Picquart ne le laissa pas continuer.

— Voudriez-vous donc nier à présent ce que vous avez avoué vous même il n'y a pas cinq minutes ? s'exclama-t'il.

— Je ne nie rien du tout !... Il y avait des raisons politiques pour que le document qui nous a été communiqué par le ministre de la guerre demeure secret... Telle est le motif pour lequel, à l'unanimité moins une voix, nous avons décidé d'agir comme nous l'avons fait...

— Et vous trouvez que ces raisons politiques étaient suffisantes pour faire condamner un innocent ?

— Je vous répète encore une fois que la pièce en question établissait la preuve de la culpabilité de l'inculpé...

— Ceci est votre opinion... Mais moi, je persiste à croire que Dreyfus est innocent et rien ne saurait me faire changer d'avis à ce sujet si ce n'est, peut-être, l'examen de cette fameuse pièce que vous n'avez pas voulu verser aux débats pour des raisons politiques !... De plus vous me permettrez de trouver bien étrange que si Dreyfus était réellement coupable, les faits de haute trahison qu'on lui a reprochés continuent d'avoir lieu plusieurs mois après son arrestation !... Je voudrais bien savoir comment vous expliquez cela !

— Je ne me chargerai pas de l'expliquer parce que ce n'est pas mon affaire, du moins pour le moment, répondit le colonel Maurel. Mais je suppose qu'il m'est permis de penser que Dreyfus a pu avoir des complices et que ces complices, n'ayant pas encore été découverts, continuent leurs agissements parce que des raisons supérieures à leur propre volonté les empêche de s'arrêter, malgré le danger décuplé que la chose comporte à présent... Evidemment, ceci n'est qu'un point de vue personnel... Mais il me semble que vous prenez un bien grand intérêt dans cete affaire, colonel Picquart !... Auriez-vous juré de faire remettre Dreyfus en liberté ?

— Je ne me souviens pas de l'avoir juré mais, pratiquement, ça revient au même... Je suis en tout cas fermement résolu à faire absolument tout ce qui sera en mon

pouvoir pour obtenir que cette monstrueuse injustice soit réparée dans la mesure du possible... Je veux provoquer une révision de cet inique procès...

A ces mots, Maurel sursauta violemment.

— Pour l'amour de Dieu, ne tentez pas de faire celà ! s'exclama-t'il. Vous ne réussiriez qu'à provoquer un terrible scandale et celà vous ferait beaucoup de tort...

Picquart se redressa et lança à son collègue un regard irrité.

— Je souhaite que le scandale que je soulèverai soit encore plus grand que tout ce que vous pouvez imaginer, colonel Maurel, s'écria-t'il avec véhémence.

— Ce sera le seul moyen de démasquer les vrais coupables et de faire rendre justice à un innocent !

Maurel eût un geste de lassitude qu'il accentua à dessin, afin de faire comprendre au colonel Picquart que cette conversation commençait à l'ennuyer. Le procès de Dreyfus lui avait donné beaucoup de travail et il estimait qu'après l'avoir mené à une solution qui satisfaisait à peu près tout le monde il avait droit à un repos bien gagné. Il trouvait donc que Picquart faisait preuve d'un véritable manque de tact et de savoir vivre en venant le tourmenter avec cette vieille histoire qui ne présentait plus aucune espèce d'intérêt.

— Après tout, colonel Picquart, conclut-il finalement, ce que je viens de dire, je ne l'ai dit que dans votre intérêt... Si malgré celà vous tenez obsolument à ressusciter cette vieille rengaine, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter que celà vous procure beaucoup d'amusement !

Comprenant qu'il n'y avait aucune aide à espérer de la part de cet homme, le colonel Picquart jugea inutile d'insister et il se retira.

Mais il était bien résolu à ne pas se laisser décourager et il avait confiance dans le triomphe final de la justice et du bon droit.



## CHAPITRE CXXIII

### UN RAYON DE SOLEIL PARMI LES NUAGES.

Maintenant, en plus de toute ses autres souffrances, la malheureuse Lucie Dreyfus était encore tourmentée par les tortures qu'elle éprouvait du fait de la maladie de son fils.

La vie du petit Pierrot était en danger et Lucie ne pouvait penser sans une indicible épouvante à l'éventualité de le perdre.

Elle luttait désespérément, jour et nuit contre la Parque qui venait roder autour du lit du petit malade. Elle ne le quittait plus un seul instant, ne prenant d'autre repos que celui qu'elle pouvait se donner en sommeillant pour quelques moments, de temps à autre, dans le fauteuil qui était à sa portée, mais dans lequel elle n'avait que de rares occasions de s'asseoir, car, quand elle n'était pas activement occupée à soigner le petit, elle priait presque sans relâche, implorant le Seigneur de ne point lui enlever son fils.

L'enfant avait une très forte fièvre et il était presque continuellement en proie au délire. A chaque instant il appelait son père d'une voix déchirante qui arrachait des sanglots à la malheureuse mère.

— Ah !... Si Alfred avait pu entendre les appels de son fils à l'agonie !

Un jour, tandis qu'elle était au chevet de l'enfant, elle reçut la visite du colonel Picquart.

— Chère Madame, lui dit l'officier après l'avoir respectueusement saluée. J'ai eû le regret d'apprendre que votre petit garçon est malade... Je veux espérer que ce n'est pas grave ?

— Hélas ! répondit la jeune femme, je suis terriblement inquiète !... Pierrot ne cesse d'avoir la fièvre et de délirer... Ecoutez-le... Il appelle son père !... Si vous saviez comme mes pauvres enfants souffrent de l'absence de leur papa !

Le colonel Picquart se recueillit un instant, puis il dit :

— Le but de ma visite, chère Madame, n'était pas seulement de m'informer de la santé de votre fils, mais aussi de vous dire que j'ai maintenant quelques espoirs de pouvoir venir en aide à votre mari... Ces jours-ci, je suis parvenu à découvrir une grave irrégularité dans la forme de son procès...

— Serait-ce possible ? s'exclama Lucie avec exaltation.

— Oui... E je puis vous affirmer que je suis bien résolu à découvrir toute la vérité à ce sujet...

— Je vous en remercie du fond du cœur, colonel Picquart répondit la jeune femme. Mais ne voulez-vous pas me dire en quoi consistait cette irrégularité à laquelle vous venez de faire allusion ?

— Pour l'instant, il vaut mieux que je ne vous dise pas plus et que je continue mon enquête... En tout cas, j'espère bien pouvoir obtenir une révision du procès...

— Combien de fois n'ai-je pas ouvert mon cœur à l'espérance, colonel !... Et chaque fois, c'est une amère désillusion que j'ai obtenue !

— Mais cette fois, ce n'est pas tout à fait la même chose, Madame, parce qu'il s'agit d'un fait précis et que je peux déjà voir quel sera le chemin à suivre pour atteindre mon but...

— Et vous auriez le courage de prendre ouvertement la défense de mon mari ?

— Certainement, parce que je suis persuadé de ce qu'il est innocent... Aussi suis-je bien décidé à lutter pour lui jusqu'à ce que j'aie obtenu satisfaction et à ne reculer devant aucun obstacle...

Profondément émue, Lucie lui tendit la main. Ma reconnaissance ne vous fera pas défaut si elle trouve un jour l'occasion de se manifester, lui dit-elle avec une sincérité évidente.

— Vous ne me devrez aucune reconnaissance, Madame lui répondit l'officier, parce que, en agissant comme j'ai l'intention de le faire, je ne ferai que suivre un penchant qui est inné chez moi... Que voulez-vous, chacun a sa nature !... Moi, j'ai les instincts d'un redresseur de orts... Je sais bien que celà est passé de mode depuis longtemps, mais je n'y peux rien...

Le brave homme avait dit ces mots avec un accent de jovialité tellement optimiste, malgré l'immense chagrin qui était dans son cœur, que le visage de Lucie s'illumina tout à coup d'un radieux sourire.

— Eh bien, fit le colonel avec une affectueuse familiarité, j'espère que ma visite aura eu au moins l'utilité de vous rendre un peu de courage et de vous aider à supporter avec bonne humeur les heures pénibles que vous devez passer en ce moment...

— Bien pénibles, en effet, colonel !... Si vous saviez comme il est douloureux de voir souffrir un enfant et de ne pouvoir rien ou presque rien faire pour calmer ses souffrances !

— Je m'en doute, Madame... Ce doit être terrible en